

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 38

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

8 janvier 2017

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

Les mages sans la galette

La visite de mages venus d'Orient pour adorer l'enfant Jésus est un des épisodes les plus pittoresques de l'Évangile. L'un des plus mystérieux aussi. On y a mêlé des éléments légendaires qui ont certes nourri l'inspiration des peintres et excité l'imagination des petits enfants. Mais, comme tout le monde n'a pas la chance d'avoir conservé son âme d'enfant, rappelons que les mages ne sont pas des rois, mais des savants. Ça change tout.

La visite des mages à Bethléem est un épisode un peu trop chargé de détails fantaisistes, d'ornements rutilants et de développements légendaires pour retenir l'attention des gens sérieux, ceux à qui les écoles et les universités reconnues par le gouvernement ont décerné les diplômes et les titres ronflants qui leur donnent le droit de donner un avis autorisé. Ces gens à l'intelligence estampillée estiment que seuls les objets austères et rebutants sont dignes d'occuper leur esprit sec et sévère.

Ceux que des diplômes décorent sont les riches du savoir. Or, les riches aiment la pauvreté ; mais les pauvres, eux, préfèrent le luxe. C'est parce qu'ils ont compris l'importance de l'adoration des mages qu'ils l'ont enrichie d'un luxe de détails. Les riches ont souvent perdu la faculté de comprendre ce qu'on ne leur explique pas, si bien que la scène a été livrée à la fantaisie des conteurs et des enlumineurs, pour le plus grand bonheur des enfants émerveillés. Car les enfants sont des pauvres, à leur manière (sauf les gosses de riches, qui ne sont pas des pauvres mais des miséreux).

Toutefois, comme tout le monde n'a pas la chance d'être pauvre en esprit, ni d'avoir conservé son âme d'enfant, tâchons de dépouiller un peu la scène de ses figurants et de ses accessoires. D'abord, comme chacun sait, les mages ne sont pas des rois. Le fait qu'ils offrent de l'or, de l'en-

cens et de la myrrhe, présents royaux, n'est pas le signe de leur propre royauté. C'est à celle de Jésus qu'ils rendent hommage. C'est une chose naturelle : souvent, les rois se vêtent avec une certaine



simplicité, et ce sont leurs gardes et leurs officiers qui portent à leur place les broderies, les plumets, les peaux de bêtes et les colifichets clinquants et cliquetants dont l'encombrant appareil manifeste leur puissance et leur dignité. Du reste, le fait que la royauté de Jésus rejaillisse sur les mages n'est en rien contraire à la bonne théologie, puisque le baptême concède à chaque enfant les dignités de prêtre, de prophète et de roi.

La tête dans les étoiles

Toutefois, la royauté de Jésus n'est pas de ce monde. Dans ce cas, que penser des présents que les mages déposent au pied de l'enfant : l'encens et la myrrhe, mais surtout l'or ? Il serait même légitime de se demander : où est passée la galette ? Nul ne s'est posé la question, et c'est dommage : la recherche de ce magot aurait pu donner l'idée d'épopées dignes de la quête du Graal !

En fait, ces riches présents n'impliquent pas que les mages aient été riches eux-mêmes : ils se sont tout bonnement cotisés pour les acheter, et, selon toute vraisemblance, en toutes petites quantités. Dans *l'Etoile mystérieuse*, le professeur Calys, astronome de l'observatoire, demande à Tintin d'aller acheter « pour deux francs de caramels mous » afin de fêter, justement, l'apparition d'une étoile nouvelle dans le ciel. Dans un cas comme dans l'autre, la quantité importe peu : l'or, l'encens, la myrrhe et les caramels mous sont des présents symboliques.

Est-il vraiment étonnant de voir les mages se prosterner devant un enfant nouveau-né ? Oui et non. Voir d'augustes personnages, chargés d'ans et de gloire, courber l'échine devant un polisson coiffé d'une couronne, c'est une chose banale. Mais les mages se prosternent, alors même que l'enfant qui s'offre à leurs yeux ressemble à tout, sauf à un roi. Cela prouve qu'ils ne sont pas de vrais rois. Hérode, qui en est un, médite aussitôt d'éliminer ce rival (même improbable) par les moyens les plus efficaces.

Pour montrer que les mages sont des savants, un metteur en scène d'avant-garde aurait l'idée de leur faire enfiler des blouses de laboratoire et de leur faire tirer de leur sacoche des comprimés, des cachets et des pommades à la place de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Pour exprimer la même idée tout en restant dans la couleur locale, on pourrait aussi les revêtir de robes étoilées et les coiffer de bonnets pointus, comme les astrologues. Mais on les ferait ressembler, au mieux, à l'enchanteur Merlin, au pire, au docteur Diafoirus.

A l'évidence, il est trop tard pour renouveler l'imagerie : c'est par l'esprit seulement qu'il faut

dépouiller les mages de leur couronne, et les considérer comme ce qu'ils sont. Ce qui conduit à remarquer que les savants ne ressemblent plus du tout à des mages. Jadis, ils s'enveloppaient d'une ombre de mystère ; ils tendaient à confondre la chimie et l'alchimie, l'astronomie et l'astrologie, et les substances qui barbotaient dans leurs cornues n'étaient pas sans évoquer les mixtures que les sorciers faisaient bouillir dans leurs chaudrons. Toutefois, on leur prêtait une sagesse dont leur longue barbe blanche était le signe.

Au fil du temps, les longues barbes se sont réduites aux dimensions de barbiches. Et quand la science s'est mise à ne plus croire qu'en elle-même, on a cessé de soupçonner les savants de fricoter avec la magie et la sorcellerie. Mais un nouveau personnage est apparu : le savant fou. Les médecins de Molière n'en sont pas : ce sont des charlatans. Le tout premier savant fou semble être le docteur Frankenstein de M^{me} Shelley. Après le docteur Ox de Verne, des centaines d'autres leur ont succédé, au point que le savant fou est devenu un personnage essentiel de la culture populaire.

Science sans conscience

Dès qu'on a cessé d'associer la science au mystère, on s'est mis à penser qu'elle menait à la folie. Les mages avaient le nez levé vers les étoiles, et ils écoutaient les voix qui leur parlaient en songe. Ce ne sont pas des signes de folie, mais de sagesse. Cela prouve qu'ils devinaient qu'en dépit de leur savoir astronomique, il y avait dans la vérité qu'ils étaient venus chercher quelque chose d'essentiel qui échappait à leurs calculs et à leurs prévisions.

Plus tard, pour connaître la vérité, les savants ont eu l'idée de couper les corps en morceaux pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Ils n'y ont pas trouvé l'âme (qu'ils n'avaient d'ailleurs pas l'intention de découvrir). Ils en ont conclu qu'elle n'existait pas. Et ils ont renoncé à la chercher en eux-mêmes aussi bien que dans les cieux.

Les mages savaient que la vérité comporte une part de mystère qui échappe au raisonnement. Devant l'enfant nouveau-né, ils en ont humblement reconnu l'*épiphanie*, puis sont rentrés chez eux « par un autre chemin ». Pour les savants encombrés d'appareils et bardés de théories, qui ne voient que ce qu'ils scrutent au bout de leurs lunettes ou au fond de leurs éprouvettes, la vie n'est pas un mystère, mais l'aboutissement plus ou moins heureux d'une suite de hasards moléculaires. Un *épiphénomène*, en somme. En grec, c'est la même racine qui a donné ces deux mots. Mais, là aussi, « par un autre chemin ». ■